

## VOYAGE SUSPENDU, VOYAGES IMPOSSIBLES. UN ALÉA DE L'EXPÉRIENCE MIGRATOIRE

Elisabeth Do

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2005/1 Volume 6 | pages 33 à 41

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192050

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2005-1-page-33.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Elisabeth Do, « Voyage suspendu, voyages impossibles. Un aléa de l'expérience migratoire », *L'Autre* 2005/1 (Volume 6), p. 33-41.  
DOI 10.3917/lautr.016.0033  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Voyage suspendu, voyages impossibles

Un aléa de l'expérience migratoire

Elisabeth Do\*

Dans notre clinique auprès de migrants nous avons été frappés, dans des moments de détente de la relation, de propos souvent relevés, échangés à propos de vacances : non, il ou elle ne partait pas. Ou alors au pays. Les voyages, que nous effectuerions nous-même, étaient considérés avec une distance sinon indifférente, quelquefois pensive, parfois admirative, comme une étrangeté. Nos interlocuteurs, bien que d'inscription sociale et économique satisfaisantes, faisaient état de considérations économiques, professionnelles, familiales, des multiples contraintes qui les empêchaient. Mais en les interrogeant plus avant, nous avons constaté plus d'une fois, ces obstacles écartés, leur sentiment d'une impossibilité à voyager, eux qui souvent avaient fait un si grand voyage. Nous nous sommes demandés alors s'il y avait un rapport de l'un à l'autre, et quel était-il. Ces voyages impossibles étaient la voie d'une interrogation sur ce grand voyage migratoire qui avait été le leur.

## **Soliman ou le Petit Poucet**

Peut-on trouver dans l'errance pathologique un paradigme de ces voyages impossibles ?

Nous avons rencontré Soliman aux urgences de l'hôpital, où la police l'avait amené. Il était presque nu, terrorisé, paraissait hagard, des écorchures sur le torse, le visage, les bras saignants, il s'agitait et criait. Un traitement sédatif dut lui être administré. Il ne parlait pas français, il ne savait que nous faire comprendre son nom. Nous dûmes avoir recours aux services de police pour trouver l'adresse de sa famille, d'origine malienne, qui habitait Paris, à trente kilomètres de là. Avec l'aide d'une interprète, Soliman nous raconta son histoire : le jeune Soliman était l'aîné de son père. Ce dernier parti avec son épouse travailler en France quand Soliman n'était encore qu'un bébé, il était resté au pays où il avait été élevé par sa grand-mère. Quand il eut dix huit ans, son père, qui avait réussi son installation en France, où, avec son épouse, ils avaient eu d'autres enfants, décida qu'il était temps de faire venir Soliman, afin que ce dernier aussi eut sa chance d'y gagner sa vie. Il alla le chercher en avion, et le ramena à Paris, du village où il avait passé toute son enfance et son adolescence. Mais

---

\* Psychiatre, CH Lagny sur Marne, 31 avenue du Général Leclerc, 77400 Lagny sur Marne.  
E-mail : elisabeth.do@wanadoo.fr

durant les premières semaines de son arrivée, son père lui ordonna de rester dans l'appartement, le temps de régulariser ses papiers. Son père craignait qu'autrement il fut interpellé et renvoyé dans son pays. Au bout de trois mois, les papiers faits, son père sortit avec lui pour la première fois pour le présenter à son oncle, lui aussi installé en France, à Montreuil. Cet oncle aussi avait réussi son installation, ses enfants, un peu plus jeunes que Soliman, allaient à l'école et étaient français. Soliman fut confié à l'oncle le temps du week-end, son père viendrait le rechercher le dimanche soir. Le dimanche matin, Soliman s'était levé tôt, son oncle l'envoya à la boulangerie du coin acheter du pain. Bien qu'il n'eût jamais été seul dehors et qu'il eût le trac, Soliman obtempéra : il eut été bien ridicule qu'il ne sache pas un acte aussi simple, que ses jeunes cousins faisaient de façon routinière. Il descendit à la boulangerie, la trouva, acheta le pain, et ressortit. Puis là, tout à coup, il ne sut plus par où il était venu. Il marcha un peu, un peu plus, un peu plus loin encore : il se perdit. Son cœur commençait à s'affoler, mais il n'y avait pas un seul Africain dans la rue à qui demander de l'aide. Il n'allait pas non plus s'asseoir par terre et pleurer comme un enfant. Alors il continua à marcher, en se disant que «s'il continuait à marcher toujours tout droit, il finirait par rencontrer des Africains qui lui diraient son chemin», et c'est ainsi qu'il marcha, marcha. Mais là où il marchait, il ne rencontra personne (pas d'Africain). Il avait peur. Il marcha très longtemps, nous raconta-t-il. Puis à un moment, il se trouva face à un bois. Il ne pouvait le contourner, car cela lui aurait fait perdre son chemin (tout droit). Alors il décida de s'enfoncer à l'intérieur, mais afin qu'on puisse retrouver sa trace, il fallait qu'il laisse des indices de son passage, aussi il commença à enlever ses vêtements, qu'un à un, roulé en boule, il laissa derrière lui. On était en hiver. Quand la nuit tomba, il arriva à une espèce d'entrepôt. Il cassa une vitre avec ses mains pour se faufiler à l'intérieur. C'est le bruit qui alerta le voisinage, qui appela la police, qui arriva. Quand il vit les uniformes, Soliman fut soulagé, il se dit qu'on allait «l'emmener là où sont les Africains». Mais aux urgences, affolé, il vit que «tout était blanc», n'y comprit rien et paniqua.

L'histoire de Soliman rappelle le conte de Charles Perrault : le Petit Poucet sème des cailloux pour retrouver le chemin du retour au foyer. Mais ce foyer est tout d'abord celui qu'il a du quitter bien malgré lui, pour des raisons de disette, et par la force de son père. Si à la fin du conte il y revient fêté et victorieux, c'est après force déboires, au décours desquels il aura fait preuve de sa vaillance, de son intelligence, et de sa réussite. N'oublions pas que son premier retour, par la seule ruse des cailloux semés, n'est que temporaire.

Il y aurait ainsi un départ (et un retour) réussi et un départ (et un retour) raté, ou encore un voyage, dans un cas, effectué, et dans l'autre, non. Mobilité ne signifie pas voyage.

### **Le voyage et le voyageur**

Pour qu'il y ait un voyage, il faut un voyageur. Soliman, comme le Petit Poucet, n'a pas choisi de partir. Objets passifs de leur destin, ils sont voués à l'errance, c'est à dire l'échec du voyage. Ce qui transforme le voyage du Petit Poucet est aussi ce qui, lui, le transforme : bien qu'encore perdu malgré lui la deuxième fois, de ce deuxième périple il va devenir sujet, s'appropriant les aléas du trajet, renversant la déconvenue en aventure, engageant lui-même le risque (subtilisant les bottes de l'ogre au lieu de fuir), prolongeant le défi (il se fait courrier), pour un gain dont il sera l'auteur.

Au cœur de ce qui fait le voyage, il y a le projet du voyageur, sa perception et son idée de lieux autres, de temps autres, de gens autres, bref d'un hors soi dont la représentation lui est possible y compris dans ce qu'elle peut avoir d'inconnu et d'imprévisible. L'itinéraire débute par l'image qu'on en a. L'idée du voyage est contingente de celle de l'alternative.

### **Le voyageur-migrant**

En ce sens, le migrant est, du moins dans la phase de migration, un voyageur. Ce qui complique sans doute sa condition est l'incertitude, dans son itinéraire, de son but d'arrivée : est-ce le pays où il a migré, ou la terre d'origine qu'il a quittée pour peut-être y revenir ?

On pourrait, en reprenant les temps successifs décrits pour les rites dits de passage (Van Gennep 1909), déconstruire de même le voyage migratoire en ces différentes étapes : ainsi une première phase de séparation, au cours de laquelle le postulant au voyage s'individualise par rapport à son groupe, par le fait de sa désignation, par son attente du départ, par la préparation, tant imaginaire que pratique, de son voyage. La deuxième étape, incluant le voyage stricto sensu, est celle d'une latence, d'un intervalle dans lequel notre sujet, ayant quitté son pays, sa maison, ses proches, son statut, n'est pas encore arrivé, pas encore installé, n'a pas encore acquis le nouveau statut découlant de sa condition de voyageur arrivé. La troisième, enfin, est celle de l'agrégation, où il acquiert son nouvel état.

L'identité du voyageur-migrant se forge au travers de ces étapes, chacune d'entre elle indispensable à sa métamorphose, entre ce qu'il a été avant, et ce qu'il sera devenu après. Bien sûr les déclinaisons sont multiples. Selon le contexte géographique, politique, social ; selon l'histoire familiale du sujet, le sens individuel qui lui est donné. Ainsi entre le départ longuement songé, mûri, préparé, attendu, pour une diaspora rêveuse d'Occident, et la fuite terrorisée d'un génocide, la séparation n'est pas la même ; entre le trajet organisé dans la file d'attente des consulats, des lignes aériennes, et celui des «illégaux», la précarité de l'entre-deux se vit de façon toute différente. Mais quel que soit son mode, la migration est toujours cette épreuve : la séparation d'avec le pays et les siens, la solitude, la peur, sous-tendent la notion du sacrifice de celui qui part, même si coexiste l'expectative de jours meilleurs.

Dans le cas des migrations qu'on dira organisées (hors péril politique ou raisons humanitaire etc.), la décision est souvent résultat d'une délibération familiale (De Latour 2003), au terme de laquelle est désigné et se désigne celui qui part : il est choisi parce qu'il se singularise déjà par la capacité qu'on lui prête à réussir. Sur lui repose l'espoir de la famille, qui va réunir l'argent nécessaire, quelquefois organiser le passage, s'endetter. Alors qu'il va partir, et parce qu'il part, lui sont confiées les valeurs familiales, financières mais surtout morales, culturelles, condensées sur lui, qu'on retrouve souvent sous la forme d'injonctions, de formules dont il garde la mémoire (« n'oublie jamais ta religion»... , « sois

vertueux»..., « tu es l'intelligentsia de notre pays», etc.). Au moment où il se sépare pour de longues années voire plus, il bénéficie en quelque sorte d'un reconditionnement, d'une réaffirmation identitaire, comme pour le prémunir des changements inévitables qu'induirait le départ au loin, pressentis comme autant d'altérations de son identité. Ce viatique n'est pas seulement une protection, mais fait partie intégrante du projet migratoire qui lui a été, qu'il s'est attribué : il doit le mener à bon port, c'est à dire le faire fructifier, au même titre que l'argent que la famille a engagé dans son voyage. C'est une mission et une dette telles qu'un échec n'est pas envisageable.

Cet enjeu est nécessaire pour affronter le voyage lui-même, avec ses difficultés et ses aléas. Le voyage englobe le trajet depuis la terre natale, mais aussi toute la période d'incertitude à l'arrivée sur le sol d'émigration, foyers de transit ou d'accueil, prise de contact avec la communauté d'origine ou apparentée présente (d'abord les parents proches ou éloignés s'il y en a, à défaut les nationaux, voire les asiatiques si l'on est asiatique, ou noirs africains si on est noir africain), recherche de repères à partir desquels entreprendre les choses de ce nouveau monde. Dans les récits à posteriori, toute cette période est volontiers racontée, soulignée dans sa dimension héroïque, les premières confrontations, découvertes et déconvenues sur le sol étranger dans leur dimension aventureuse.

Ainsi la narration frappe quelquefois par son aspect scénarisé : la migration se relate comme une épopée individuelle, avec ses sages et leurs recommandations, des valeurs cardinales communes aux lieux quittés, des péripéties vécues avec courage, le tout relaté avec humour.

Thanh, immigré vietnamien, évoque sa famille de façon monobloc, par «les valeurs qui lui ont été transmises». Lang, son ami, me rapporte comme autant d'épisodes cocasses la survie et les brimades endurées durant son transit de longs mois dans les camps malaisiens. Ou encore Fouad, originaire du Maroc, sous la même façon burlesque et détachée, raconte les tracasseries administratives rencontrées à ses débuts professionnels en France.

Sans doute cette transformation permet elle à celui qui est arrivé d'accepter un quotidien qui n'est pas si facile, en rehaussant son mérite d'y être parvenu, et lui donne-t-elle son sens, confirmant le voyageur-sujet, attestant de la validité du projet migratoire initial.

Car l'arrivée et l'installation dans le pays d'accueil ne signifient pas qu'on a coupé les ponts avec le pays d'origine. Au contraire, c'est le moment à partir duquel doit commencer le remboursement de la dette financière et morale, et les échanges d'argent, courriers, réinstaurent un lien régulier par lequel se rappelle l'identité d'origine.

### **Deuil, dette, aléas**

C'est là que le voyage migratoire trouve sa complication : son but ne coïncide pas forcément avec l'arrivée sur la terre d'accueil. Car, le plus souvent, le projet initial de départ est couplé à l'idée d'un retour, même lointain, la migration trouve son idée dans un itinéraire concentrique où le point de départ est celui d'arrivée, le détour opéré permettant une trans-

formation positive (économique, statutaire, morale) de celui qui est parti et du groupe qui l'a porté. Dans les faits, le retour se fait sous la forme de séjours temporaires, vacances, événements familiaux, mise en place de liens commerciaux, humanitaires etc. Chacun de ces retours permet de présenter à ceux restés sur place le degré d'accomplissement du projet initial, sous la forme des richesses, des connaissances, des titres acquis; fréquemment les signes extérieurs d'occidentalisation en sont une manifestation. Ces retours, pour le migrant, sont l'occasion de régler sa dette, mesurer le chemin parcouru, se ressourcer à la chaleur des siens, mais aussi, et ainsi, apaiser la nostalgie de l'éloignement. Le vrai grand retour, le retour définitif pour «jouir au pays du fruit des longues années de labeur au loin», n'est en effet pas le plus fréquent : le temps écoulé induisant la création sur le pays d'accueil de nouveaux repères d'attachements, contraction de liens sexuels, matrimoniaux, familiaux. Il y a une distance entre le projet rêvé au départ (et sans lequel ce départ n'aurait pas été possible, tant pour affronter les périls du voyage il faut être porté par l'amour des siens et de sa terre) et celui réalisé en fin de compte, entre une arrivée rêvée dans le retour sur le sol natal et l'installation réalisée dans le nouveau pays.

Cette distance est celle d'un deuil et d'une dette.

Lors des séjours au pays, il est important de retrouver ses proches, s'assurer de la permanence de certains repères, mais constater en même temps l'existence de petits changements dont la métabolisation progressive permet le sentiment d'une certaine maîtrise. Ces allers-retours facilitent le travail de deuil, de façon concrète «chacun des souvenirs, chacun des espoirs par lesquels la libido était liée à l'objet est mis sur le métier, sur-investi et le détachement de la libido est accompli sur lui» (Freud 1915).

Le sentiment nostalgique peut concourir également à cette libération progressive. Le désir nostalgique, dans sa dimension adaptative, par la production intentionnelle de cet affect doux-amer, peut permettre d'atténuer l'éprouvé douloureux de la perte et accepter son irréversibilité. Mais la nostalgie peut également être une tentative d'éviter ce travail de deuil, dans un refus de l'irréversibilité, bloquer le sujet dans l'état nostalgique : pas forcément mélancolique, l'état nostalgique idéalise des territoires anciens, un âge d'or, figés, intangibles, où l'idée de changement est exclue, d'où le sujet ne peut s'extraire.

Huy, venu du Vietnam en 1954, n'y est revenu pour un séjour qu'à la fin des années 80; durant toutes ses années en France, il s'est toujours considéré comme un «étranger», bien qu'y ayant eu des enfants et acquis la nationalité française. Il s'est toujours senti «nostalgique», «en exil», évoque «son pays» (le Vietnam) avec le regard lointain et brillant de celui qui possède un trésor non partageable. Il n'a jamais voyagé depuis son arrivée en France car «le voyage il connaît, du Vietnam à la France par route, paquebot, train, il a mis six mois à l'époque, c'était l'autre côté de la terre».

L'installation dans un nouveau pays est entravée, alors que le retour est souvent impossible; sans petits retours la nostalgie s'est épanouie dans sa dimension morbide. Le voyage s'est arrêté, en suspens, et empêche toute autre entreprise qui le rappellerait, tout autre franchissement de monde.

Mais même les petits retours n'empêchent pas forcément cet enkystement :

Roland, originaire du Liban, depuis quinze ans installé dans la diaspora libanaise en France, se plaint de «ne pas arriver à vraiment partir pendant ses vacances». Certes, il part tous les été un mois, mais pour aller au Liban : «ce n'est pas une obligation, il pourrait n'y passer que quinze jours, ses frères et sœurs le font bien, mais lui est obligé, Liban, Paris, Liban, Paris, il n'est jamais allé ailleurs, Liban, Paris, Liban, Paris, ce n'est pas un voyage, ce n'est pas partir».

Les petits retours ne remplissent pas leur fonction d'accomplissement progressif du voyage, ils n'existent alors que par leur enveloppe spatiale, d'une mobilité stérile, non transformative, ce qui est expérimenté dans cette sensation : «ce n'est pas partir».

Car le deuil n'est pas seulement celui du pays natal, il est aussi celui d'un temps révolu. Le pays, le village natal sont le territoire d'une enfance qui n'est plus, de ce que l'on n'est plus. Ce qu'on laisse derrière soi n'est peut-être pas tant un espace qu'un temps et une identité. La nature du portage familial, du lien avec les parents, modèlent la capacité à ce franchissement. La dette participe à ce mouvement, qui est dette de vie, honorée par les rentrées d'argent et d'honneurs au pays et à la famille, mais aussi et surtout par la transmission de culture, de famille, de nom et de vie : le mariage en est la première étape, suivie de la naissance d'enfants. Quelquefois ce n'est qu'alors que s'achève le voyage, qu'on peut dire être arrivé à son terme.

Fouad est arrivé en France pour ses études depuis dix ans. Tous les ans, deux fois par an, il rend visite à sa famille restée au Maroc, dont il est devenu un élément central, ses envois assurent des rentrées d'argent importantes et régulières, sa réussite professionnelle fait écouter ses avis. En France, ses débuts ont été difficiles, son parcours semé d'embûches, autant de défis qu'il a relevés. Pourtant, Fouad reste timoré dès qu'il est question de franchir des frontières. Il constate qu'« il n'a jamais voyagé, en dehors de ses voyages au Maroc, il est allé en Bretagne, sur la Côte, en Allemagne chez un cousin, mais les voyages plus lointains, les destinations de rêve pour les vacances, il en a envie, mais il ne sait pas, il n'a jamais eu l'occasion, c'est compliqué».

Curieusement c'est après son mariage, et la naissance de son premier enfant, que les occasions viendront, et se multiplieront : d'autres voyages qui ne sont possibles qu'une fois libéré du premier. De celui-là Fouad est venu à bout par la grâce de son premier né.

Le règlement de la dette d'existence est ici la condition d'une arrivée enfin possible. Au voyage migratoire s'intriquent en effet les enjeux d'une psychopathologie intime, participant à la détermination de ce qui fait l'agrégation à l'état d'« arrivé». Ces enjeux sans doute à l'œuvre dès le choix du départ : ainsi, nous le rappelle B. Quirot (1995), «toujours plus ou moins marqué de ce double sceau de la quête et de la rupture, le voyage n'était jamais exempt, (selon Freud et les premiers psychanalystes), des avatars du «passage œdipien» : tentant de nous arracher à notre passé, il portait toujours en germe le risque (...) de nous y faire aussitôt revenir». Intimité psychique et réalité migratoire se superposent et se modulent, dans un dialogue transformant l'un et l'autre.

Malika me raconte son émancipation difficile, en tant que fille, dans une famille algérienne traditionnelle. Sa mère avait fait 11 enfants, son père, notable, leur assurait une existence sûre et protégée. Qu'avait-elle besoin de partir, seule et célibataire encore, à l'étranger? Elle ne voulait pas se marier, elle ne voulait pas faire d'enfant, elle voulait faire des études. Elle faisait figure de rebelle. Son père parlait de la dés-hériter. Sa mère fustigeait son absence de tempérament maternel. Elle était partie pourtant, avait trouvé des conditions d'autant plus difficiles qu'elles contrastaient avec l'aisance de sa famille en Algérie, avait fait ses études sans le soutien financier de sa famille. Mais ses relations avec ses parents n'étaient pas pacifiées. C'est en se mariant en France avec un jeune médecin algérien, qu'elle avait eu conscience d'apaiser ses parents, «sachant comme chez nous c'est important» me dit-elle. C'est depuis qu'elle se sentait «vraiment arrivée en France». Puis la naissance de son premier enfant l'avait «complètement» rapprochée de sa mère.

Le trajet migratoire de Malika n'est pas sans rappeler les mythes des mères originaires dont le renoncement passe par l'exil, la rupture avec les attaches, (Ève chassée du Paradis) conditions de leur accession à la maternité. Son cheminement problématique s'appuie sur une identité culturelle explicitement conflictuelle, dont la pacification est intimement liée à un parcours qui la conduit d'une position de conflit et de rivalité œdipienne à une rencontre avec une représentation maternelle dont la part de faiblesse et de dénuement est essentielle à la maternité (Bydlowski 1992). On pourrait dire que Malika, pour rencontrer ses parents, toucher sa mère, est partie au loin. Inversement, ses retrouvailles scellent la fin du voyage, l'arrivée enfin possible dans le nouveau pays.

Ainsi, l'arrivée, troisième et dernière phase du voyage migratoire, appelle on le voit des ressorts où psychopathologies intime et culturelle ont partie liée, déterminant les possibilités d'une agrégation dont les éléments préexistent au voyage, évoluent et se transforment à mesure de celui-ci.

Enfin, dans la suite de ces histoires où la fin du voyage est permise par une naissance, pourrait-on, dans un parallèle sans doute facile, se demander si toute agrégation réussie n'est pas également, d'une certaine façon, une naissance (naissance à -naissance d'une- nouvelle terre), possible à condition de la reconnaissance d'une terre natale de référence, tendrement aimée et aimante, dont on accepte qu'en soi on aime un peu d'elle, idéalisée mais suffisamment bienveillante et faible pour accepter une perte qu'on éprouvera soi-même? Il y aurait là, sans doute, à poursuivre sur la clinique des apatrides...

## **Conclusion**

Le voyage migratoire, contrairement aux rites de passage bien codifiés et cernés des sociétés traditionnelles, laisse incertaine la définition de sa dernière étape, d'agrégation, d'acquisition d'une nouvelle identité. Étape cependant indispensable, sans laquelle il ne peut se conclure, faute de quoi le voyageur reste prisonnier du voyage, dans un entre-deux lui interdisant d'autres voyages. Ces voyages impossibles sont là symptômes d'une errance. Pour en sortir, obligation est faite au voyageur d'assumer cette transformation. Le deuil et le renoncement sont ceux d'une terre, au



sens d'un enracinement géographique, mais aussi d'un temps et d'un état. Le règlement d'une dette suppose la reconnaissance de celle-ci, et la représentation d'un débiteur suffisamment bon pour être satisfait. Les enjeux qui ont cours sont complexes, où s'interpénètrent processus d'une psychopathologie intime et problématiques identitaires culturelles. Présents dans l'initiation du voyage, ils conditionnent aussi son terme. Le cours du voyage migratoire va activer, moduler ce bagage, pour autant que le voyageur emporte avec lui ce viatique de son parcours. Quand ce n'est pas le cas, par exemple lorsque les conditions de la migration sont forcées, arrachant le migrant plus que ne le laissant partir, quand les mouvements intra-psychiques en cours sont fixés par le trauma, le voyageur démuné est alors en suspens, ayant perdu sa terre il n'en peut trouver une autre. Nous ne savons pas ce qu'il est advenu de Soliman, mais peut-être pouvons nous imaginer que son «errance pathologique» était une première tentative de reprendre la main, pour redevenir l'acteur de son propre projet migratoire.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Bydlowski M. Les Infertiles. *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 1992; (45) : 143-160.
- De Latour E, Briquet JL, Adelhah F, Laacher S, Noguères D. Partir. *Critique Internationale* 2003; (19) : 138-189.
- Freud S. (1915) Deuil et mélancolie. In : *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, coll. Folio Essais ; 1968.
- Quirot B. Faux mouvement, voyage et psychopathologie. *Gradhiva* 1995; (18) : 3-26.
- Perrault C. Le Petit Poucet. In : *Les Contes de Ma Mère L'Oye*; 1697.
- Van Gennep A. (1909) *Les rites de passage*. Paris ; Éditions Picard : 1981.

#### RÉSUMÉ

##### **Voyage suspendu, voyages impossibles. Un aléa de l'expérience migratoire**

L'auteur pose cette hypothèse que l'errance, comme impossibilité à voyager, peut être la manifestation résiduelle d'un voyage migratoire qui n'aurait pas trouvé son terme. Le matériel utilisé est la clinique des migrants. L'analyse utilise l'analogie de la migration avec un rite, divisé en plusieurs étapes : séparation, latence, agrégation. Elle repose également sur les notions psychanalytiques de deuil et de dette.

##### **Mots-clés :**

*Voyage, migration, deuil, dette, nostalgie, errance.*

#### ABSTRACT

##### **Suspended travel, impossible travels. A risk of migrants experience**

The author assumes the hypothesis that wandering, as an impossibility to travel, may be the expression of a migratory travel which would not have found its end. The material is the migrant's clinic. The analysis uses the analogy of migration with a ritual : separation, latency, aggregation. It leans too on the psychoanalytic notions of mourning and debts.

##### **Key words :**

*Travel, migration, mourning, debt, nostalgia, wandering.*

## RESUMEN

### **Viaje suspendido, viajes imposibles. Un alea del viaje migratorio**

El artículo propone la hipótesis que la errancia, como imposibilidad a viajar, puede ser la manifestación residual de un viaje migratorio que no habría alcanzado su término. El material utilizado es el trabajo clínico con los migrantes. El análisis utiliza la analogía de la migración con un rito, dividido en varias etapas : separación, latencia, agregación. Esta reposa igualmente en las nociones psicoanalíticas de duelo y de deuda.

### **Palabras claves :**

*Viaje, migración, duelo, deuda, nostalgia, errancia.*